

Aux Éditions

## PENSÉE & ACTION

**Edouard Bellamy :**

Parabole du Réservoir d'eau . . . . 2 fr. belges

**Elisée Reclus :**

La Peine de Mort . . . . . 2 fr. belges

**Rudolf Rocker :**

De l'autre rive (Germinal) . . . . 2 fr. belges

**EN PREPARATION :**

**Hem Day :**

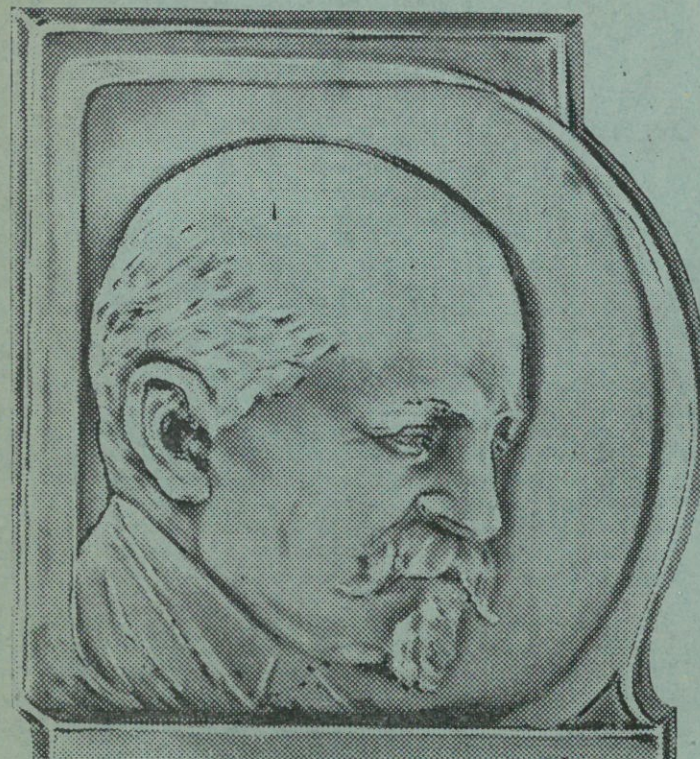
LE NATIONAL COMMUNISME

(Le plus grand danger de demain.)

Un fort volume de près de 200 pages.

**20 FR.**

HEM DAY



**F. FERRER**

**SA VIE, SON ŒUVRE.**

Editions PENSÉE & ACTION, Bruxelles

## DU MEME AUTEUR

### Aux Editions « Pensée et Action », Bruxelles :

La Véritable et Intime Pensée de Francisco Ferrer. — Aperçu de la Question religieuse en Espagne. — Adieu à Einstein. — De l'Antimilitarisme à l'Anarchie. — Le Châtiment de Dieu. — Erich Mühsam. — La Stérélisation et le Point de vue anarchiste. — La Russie (U. R. S. S.) à la S. D. N. — Problèmes d'Espagne. — Le Capitalisme international devant l'Espagne révolutionnaire. — Alerte ! Voici les Gaz. — Les Eglises brûlent en Espagne. Pourquoi ?

### Aux Editions de la Brochure mensuelle, Paris :

Bakounine et sa confession. — L'Espagne en marche (Histoire sociale de l'Espagne. — Problèmes d'Espagne (Fédéralisme, l'Eglise et le Fascisme).

### Aux Editions du Cercle d'Etudes populaires, Nîmes :

Le Fascisme contre l'Intelligence (Franco contre Goya).

### Bibliothèque de l'Artistocratie, Paris :

Erasmus, préface de Han Ryner (épuisé). — Etienne de La Boétie (épuisé). — Souvenirs sur Han Ryner, suivis de Pacifisme et Violence, préface de Georgette Ryner.

### Pour paraître prochainement aux Editions « Esseo » :

Poètes de circonstance : Du Futurisme au Fascisme : le Cas Marinetti. — Du Surréalisme à la Résistance : le Cas Aragon.

### Aux Editions « Pensée et Action » :

Subjectivisme et Individualisme chez Han Ryner. — Le National-Communisme (le plus grand danger de demain).

### En préparation :

Bibliographie de l'Anarchie. — Bibliographie de l'Objection de Conscience. — Trois hommes récusent la Guerre : Multatuli, D. Nieuwenhuis, B. De Ligt. — En marge de la Philosophie : G. de Lacaze-Duthiers, L. Barbedette, G. Palante, Louis Prat, Renouvier, J.-H. Rosny. — Marx et Bakounine (étude philosophique). — L'Etat contre la Révolution. — La Révolution sans armée. — L'Idee libertaire dans la Révolution Française (le cas J. Roux). — Panaït Istrati ou le drame de l'Amitié. — Histoire de la Première Internationale. — Lettres à mon jeune ami. — La technique de la non-violence.

# FRANCISCO FERRER

## L'HOMME.

« Je désire qu'en aucune occasion, ni prochaine, ni lointaine, ni pour quelque motif que ce soit, on ne fasse devant mes restes des manifestations d'un caractère politique ou religieux, considérant que le temps qu'on emploie à s'occuper des morts serait mieux employé à améliorer la condition où se trouvent les vivants, ce dont la plupart auraient grand besoin. »

C'est à peine quelques heures avant de mourir que Francisco Ferrer exprima avec une tranquillité sereine ces pensées que tous, nous devons nous efforcer de méditer.

F. Ferrer ajoutait au surplus ces quelques lignes qui précisaient ses dernières volontés spirituelles :

« Je désire aussi que mes amis parlent peu ou point du tout de moi, parce qu'on crée des idoles quand on exalte les hommes, ce qui est un grand mal pour l'avenir humain. Les actes seuls, quels que soient ceux dont ils émanent, doivent être étudiés, exaltés ou flétris : qu'on les loue pour qu'on les imite quand ils paraissent concourir au bien commun, qu'on les critique pour qu'ils ne se répètent pas, si on les considère comme nuisibles au bien-être général ».

Je ne crois point faire injure à la mémoire de F. Ferrer en essayant de retracer sa vie, sa pensée et son action. Ce faisant, j'ajoute que je n'ai ni le culte des héros, ni celui des martyrs. J'ai

une certaine aversion à exalter les uns ou les autres au point d'en créer des légendes qui, s'accréditant au cours de l'histoire, s'imposent aux yeux des foules comme des fétiches nouveaux qu'elles viendront adorer à leur façon, se prosternant devant eux.

Pour moi, F. Ferrer est un symbole. J'entends par là qu'il personnifie l'éclatante affirmation d'une vérité au service de la libération des hommes.

C'était un homme qui osa se dresser contre la stupide routine d'un enseignement désuet et ne recula point devant la tyrannie « obscurantiste » de ceux qui prétendent maintenir nos sociétés sous des jugs infâmes d'intolérance, de despotisme, d'arbitraire; nous dirions aujourd'hui de totalitarisme, car il n'y a guère que les vocables qui ont changé.

J'estime, quant à moi, que l'on se doit d'invoquer une figure qui, comme Francisco Ferrer, s'est donné entièrement à la cause qu'il estimait par dessus tout indispensable : l'éducation de l'enfance, libérée des préjugés et des dogmes, prélude impérieux à la libération de l'homme et de l'humanité.

Sans doute les chemins de la délivrance sont pavés de douleurs et de désespérances et le temple de la liberté et de la raison élevé avec ferveur et enthousiasme est loin d'être bâti.

Chancelantes sont encore nos libertés, précaires même leurs assises, mais le jour viendra où la cité de nos rêves s'instaurera magnifiquement, écrasant de ses voûtes gigantesques les centres ténébreux où l'humain n'est que l'esclave d'une Rome insultant la vie et la liberté.

Si nous exaltons ici Francisco Ferrer, c'est qu'il est parmi ceux, qui comme Socrate furent condamnés à boire la ciguë parce qu'ils avaient osé blasphémer les Dieux, un nouveau cadavre sur la poussière des chemins sanglants. Il se dresse comme un reproche permanent pour tous ceux qui essayent d'entraver la marche d'une humanité qui, se libérant des griffes de l'Inquisition, veut établir le règne de la Justice sociale entre tous ceux dont les représentants des Dieux disaient : « Vous êtes tous frères sur cette terre, aimez-vous les uns les autres ».

10 janvier 1859, dans un joli village, à quelques quinze kilomètres de Barcelone, à Alella, est né Francisco Ferrer y Guardia, d'une famille nombreuse, de parents paysans aisés, attachés à l'Eglise et à la royauté, F. Ferrer y reçut une éducation religieuse approfondie.

Tandis que notre jeune Francisco épousait avec respect la croyance des siens, son frère comme pour marquer le contraste, manifestait pour les objets du culte un grand mépris.

N'a-t-on pas écrit que ce José éprouvait pour les objets de piété une profonde aversion qui le poussait à détruire tout ce qu'il

trouvait sous la main. Il allait jusqu'à arracher les scapulaires que des mains pieuses cachaient dans la doublure de ses vêtements.

Francisco ne cultivait point cette répulsion. Sentimental et doux au contraire, il acceptait l'enseignement religieux sans rebuffade. On dit même qu'il fut enfant de chœur à l'église d'Alella.

Mais vint l'âge de gagner sa vie. F. Ferrer s'embaucha comme employé dans une maison de Barcelone où l'on s'occupait de draperies.

Le patron était libre-penseur. Il eut maille à partir avec le clergé, tout puissant dans cette Espagne vouée aux hommes d'Eglise.

Pourquoi s'éprit-il d'amitié pour son jeune commis? Sans doute parce qu'il apprécia son intelligence, comprit sa sentimentalité, et ainsi notre jeune Francisco allait être initié aux pensées nouvelles, se rendre compte petit à petit des mensonges qu'on lui avait enseignés. Disons-le franchement, sous cette influence, Francisco Ferrer, devint anti-clérical.

Que F. Ferrer ait conservé une amitié pour « son patron » on le comprendra aisément puisque peut-être sans lui, il ne serait point devenu ce qu'il fut.

Mais F. Ferrer est un jeune homme d'études. Loin de dépenser sa jeunesse en plaisirs frivoles, il travaille, se construit seul, ou presque, un bagage intellectuel fort enviable. Son patron l'assiste en lui prêtant les livres de sa bibliothèque.

Vint la conscription. Ferrer est remplacé. Bientôt agréé comme contrôleur de route à la Compagnie des Chemins de Fer du Nord de l'Espagne, il ne tardera point à épouser Mlle Thérèse Sanuarti. De ce mariage naquirent plusieurs enfants.

En 1884, F. Ferrer est initié à la loge franc-maçonnique « Verdad » à Barcelone.

S'il consentit lors de la naissance de sa première fille, Trinidad, à la laisser baptiser, ce fut sa dernière concession, les autres enfants prirent noms Paz (La Paix), Luz (Lumière), Sol (Soleil), son fils se nomma Riégo, en souvenir d'un général pour qui Ferrer avait une admiration profonde. Ce général Riégo avait montré devant le peloton d'exécution un courage héroïque qui enthousiasmait Ferrer et l'on rapporte que sa fille Trinidad, confidente de son père, rappelait ce fait en ajoutant que l'auteur de ses jours affirmait que son courage serait identique.

La fin de la vie de F. Ferrer est venu confirmer cette affirmation.

Mais l'heure de l'action sonna bientôt.

19 septembre 1886, Francisco Ferrer, contrôleur des Chemins de fer, s'engage sur les chemins qui ont conduit certains ambitieux à la gloire, d'autres à l'échafaud, d'autres encore vers cette

paix sereine qui accompagne ceux dont la sincérité a été le mobile de toute une vie de dévouements et de sacrifices.

Une échauffourée éclate à Santa-Coloma de Farnes, échauffourée de Villacampa, du nom de celui qui la dirigea.

Précisons pour mieux comprendre la part prise par F. Ferrer dans ce pronunciamiento qui visait à proclamer la République en Espagne.

La régence de Marie-Christine était fort contestée. Les républicains profitant de l'absence de Madrid de celle-ci et du Premier Ministre Sagasta, risquèrent un mouvement de révolte.

A la caserne San Gil, 85 cavaliers du régiment d'Albuero et 185 hommes d'un régiment d'infanterie de Guarella conduits par des officiers et sous-officiers abandonnèrent leur cantonnement aux cris de : « Vive la République », « Vive Salmeron ». Le général de brigade républicain Villacampa était l'âme de l'insurrection et marchait à la tête des insurgés.

Les rebelles gagnèrent la caserne des Docks, tentèrent d'entraîner leurs camarades et cherchèrent à enlever le parc d'artillerie.

Le général Pavia, gouverneur de Madrid, s'en vint livrer combat avec les troupes restées fidèles. Rejoignant les insurgés à la Gare du Midi, il les somma de se rendre. Il lui fut répondu par un feu de salves, mais bientôt, ne se sentant point aidés par les troupes des Docks, les rebelles s'enfuirent, cherchèrent refuge aux environs de Madrid. Certains gagnèrent la campagne. Presque tous, hélas, furent bientôt arrêtés. Le pronunciamiento avait échoué complètement.

Une cinquantaine d'arrestations eurent lieu parmi les républicains et zorrillistes.

Villacampa lui-même, réfugié à Noblejos, dans la province de Tolède, est arrêté à son tour le 23 septembre.

Condamné à mort ainsi que d'autres civils et militaires, il voit sa peine commuée en déportation perpétuelle, grâce aux protestations de l'opinion publique.

Transporté à Fernando Po, Villacampa ne tarda point à y mourir.

F. Ferrer s'expatria, vint à Paris, devint secrétaire de Ruiz-Zorilla, un des chefs du parti républicain espagnol et ainsi il continue la propagande en faveur des idées républicaines et anticléricales.

Le 26 mars 1890, Francisco Ferrer est affilié à la F. M. où il ne tardera point à conquérir les plus hauts grades. Trinidad et Paz seront à quelque temps de là, l'objet d'une cérémonie d'adoption.

Quittons ce terrain de l'anecdote où nos pensées s'égareront

mais qui aide néanmoins à éclairer notre lanterne pour mieux saisir l'œuvre que nous léguera F. Ferrer.

Si F. Ferrer n'abandonne point la poursuite de sa formation intellectuelle, il songe déjà à partager ce qu'il possède. Il veut dispenser son savoir autour de lui, communiquer ses connaissances aux autres, en faire profiter autrui.

Il fait traduire en espagnol certains livres et brochures qu'il juge utiles pour soutenir son action anticléricale. Mais des ennuis personnels l'assaillent qui le forcent bientôt au divorce. Il se sépare de sa femme, le divorce n'étant pas admis par la loi espagnole.

Pour subvenir aux besoins familiaux, F. Ferrer professe à l'Association philotechnique un cours d'espagnol, ensuite au Lycée Condorcet. Commencé en 1895, cela durera jusqu'en 1898. Entre temps, il publie un cours d'espagnol pratique, très estimé.

Il cessera ces activités dès 1901, absorbé par la création de l'Ecole Moderne à Barcelone.

Mais que s'était-il passé entre temps. C'est ici que se place la rencontre de F. Ferrer avec Mme et Mlle Meunier. Nous sommes vers 1894, Ferrer reçoit la visite de ces deux dames passionnées de voyage et qui, désirant parcourir l'Espagne, estiment prendre quelques leçons d'espagnol. F. Ferrer est consulté et devient le professeur de Mme et Mlle Meunier.

Laissons aux insulteurs de F. Ferrer le soin de dissenter sur ces relations, trop de calomnies ont été débitées à ce propos.

Que F. Ferrer se soit hasardé quelques appréciations sur les convictions religieuses de ses élèves, rien de plus naturel, que ces dernières par réaction se soient séparées de leur professeur, on le comprendra aisément. Cependant, conservant pour F. Ferrer une vive sympathie Mlle Meunier s'en revint vers son professeur délaissé un jour d'humeur maussade et les relations furent renouées.

En ces temps-là, Ferrer doute de la réussite des pronunciamientos. La liberté, il ne la croit possible que chez un peuple qui a renoncé à croupir dans l'ignorance. Or l'Espagne enregistre un nombre conséquent d'illettrés.

Pour instaurer une République durable et viable il faut éclairer les esprits, l'instruction peut y aider puissamment, encore faut-il qu'il existe des lieux où les individus puissent acquérir cette instruction indispensable.

L'idée de l'Ecole Moderne était née chez F. Ferrer. Il devait chercher à la réaliser pratiquement. C'est pourquoi il va s'ouvrir à Mlle Meunier, lui exposer ses projets. Mlle Meunier acceptera de l'aider en ce domaine et pour cela fait de F. Ferrer son héritier. Ce dernier acceptera à la condition que l'héritage soit consacré à l'installation de cette vaste mais indispensable entreprise, la création d'écoles laïques à Barcelone.

En 1901, Mlle Meunier meurt. Francisco Ferrer entre en possession de l'héritage. Sans rien changer à sa vie simple, F. Ferrer poursuivra la réalisation de ses rêves, mettra sur pieds l'organisation de l'École Moderne. Il installera ici et là des instituteurs et institutrices qui sur le plan pratique réaliseront ses vues pédagogiques.

Mme Soledad Villafranca va s'intéresser à cette entreprise, lui apportera son précieux concours et bientôt sa collaboratrice deviendra la compagne de F. Ferrer.

Ainsi naquit l'École Moderne et ses satellites : maison d'édition, publications, revues et journaux.

A l'École Moderne succèdera la publication de la revue **L'École Moderne**, suivie de **L'École Rénovée**, auquel se joindra bientôt la **Ligue Internationale pour l'éducation rationnelle de l'enfance**, car Francisco Ferrer a décidé de porter sur le plan international l'idée qu'il veut réaliser pour l'Espagne.

Ici s'ouvre un nouveau chapitre de l'activité de F. Ferrer.

## LA ESCUELA MODERNA

On comprendra d'autant mieux les nécessités impérieuses auxquelles répondaient l'initiative de Francisco Ferrer de créer un enseignement libéré des emprises de l'Eglise et de l'Etat si l'on révèle l'état lamentable de l'enseignement en Espagne.

J'ai par ailleurs publié de nombreuses études sur cette question et sur celle non moins importante puisque intimement liée, du rôle de l'Eglise en Espagne (1).

Essayons d'en résumer l'essentiel ou du moins ce qui se rapporte à notre étude.

Dans l'un des chapitres de ces études, j'écrivais :

Quelle plume pourra décrire l'œuvre néfaste du cléricalisme en Espagne et comment dépeindre sans l'atténuer par des mots masquant toujours la triste réalité, le degré de misère et d'ignorance dans lequel le clergé espagnol s'est efforcé de maintenir le peuple. En 1877, l'on trouvait en Espagne quatre millions sur seize millions d'habitants sachant lire et écrire et jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ce pourcentage ne s'est élevé qu'à six millions sur dix-huit millions et demi.

A l'appui de ces quelques données, voici un extrait d'un discours prononcé en 1906 par M. Ineño qui, à l'époque, était ministre de l'Instruction publique.

« Quelques écoles rurales furent fermées parce que leur unique fenêtre, la seule ouverture pratiquée sur le ciel bleu et la verdure des champs par où devait pénétrer l'air pur nécessaire aux poumons des enfants était insuffisante. Il y a des écoles qui servent

(1) Aperçu de la question religieuse en Espagne. Les Eglises brûlent en Espagne. Pourquoi ? Problèmes d'Espagne.

de prisons de village, d'autres qui sont contiguës à l'hôpital et reçoivent l'air directement des chambres des malades. »

Les chiffres sont encore plus éloquentes. Dans 27 écoles de la province de Leuda, l'écoulement des immondices se fait à proximité immédiate de la classe, dans le corridor même de l'école.

Dans d'autres provinces, sur 429 écoles, 400 manquent d'eau et l'immense majorité des écoles du royaume n'ont pas de lieux d'aisance, il est cependant préférable qu'elles n'en aient pas, plutôt que de les avoir dans les classes mêmes comme cela se voit dans certaines d'entre elles.

A Albacérte, il y a 11 écoles où la porte seule distribue l'air et la lumière. Dans la même province, on trouve 72 écoles dont le sol battu, d'une malpropreté extrême, contient les germes de toutes les maladies. A Valence, 47 écoles sont dans le même état, j'ai vu avec étonnement des statistiques de province constatant que les écoles offrent aux enfants moins d'un mètre cube d'air. Un inspecteur de l'enseignement primaire disait en parlant des écoles de Barcelone :

« Elles sont bien misérables, sans les conditions hygiéniques nécessaires à proximité des foyers d'infection. En un mot, elles sont une preuve de la grande négligence qui régnait dans l'enseignement officiel. Si je permettais que cela continue, ce serait un délit, je ne veux pas en être complice. Au cours d'une année, dans les églises espagnoles il se brûle pour un million cinq cents livres sterling (valeur d'avant-guerre) pour la cire et l'encens, ce qui représentait un peu moins de ce qui était consacré en Espagne pour l'instruction publique.

On comprend le bien fondé de l'initiative de F. Ferrer qui essaye de développer l'instruction et crée ses écoles modernes lesquelles devaient être en son esprit des pépinières qui fourniraient à la classe ouvrière des êtres qui travailleraient à la libération de leurs frères.

« La Escuela Espagnola » de juillet 1907 décrivait ainsi la situation épouvantable dans laquelle l'éducation publique se trouvait, sous un régime clérical :

« Il y avait en Espagne 24.000 écoles gouvernementales défectueuses « sans lumière ni ventilation », des repaires de mort, d'ignorance et de mauvaise éducation. Chaque année, il y a, dit-on, 50.000 enfants qui meurent de maladies contractées dans ces écoles non hygiéniques, et 250.000 enfants grandissent avec une santé ébranlée parce qu'ils vivent confinés dans ces cages. Outre cela, il y a 480.000 enfants qui errent dans les rues, sans instruction aucune, abandonnés aux habitudes qui sont fatales aux meilleurs intérêts de l'enfant et de la société (2).

(2) « La Escuela Moderna » par W. Heaford.

Jusqu'ici l'Etat espagnol n'a fait à peu près rien pour les travailleurs de l'esprit. Le budget de 1926 porte 170.000.000 de pesetas pour l'enseignement et les beaux arts alors que le budget total est de 3 milliards de pesetas.

« Alors que tous les budgets, depuis 1923, ont augmenté de 1.500 millions de pesetas et que seulement pour leur budget extraordinaire la guerre obtient 800 millions et la Marine 900 millions, le budget ordinaire de l'Instruction publique apparaît en 1930, en diminution de 7 millions sur celui de l'exercice antérieur. Le budget total de ce ministère se chiffre pour 196 millions, celui de l'action au Maroc atteint 293 millions malgré la pacification. Ceci est significatif et montre la façon dont la dictature entendait la reconstruction de l'Espagne. » (3)

Tout cela se passait jadis me diriez-vous ? Hélas, rien ou presque n'a varié. Aussi lors de l'avènement de la République, en 1931, l'Espagne héritait d'un passé d'ignorance et de pauvreté qui dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir.

« Malheureusement, au moment où la Monarchie vient d'être renversée et la République proclamée, il manque à ce pays 25.000 écoles et on y compte 65 p. c. d'illettrés. » (4)

L'heureux hasard qui venait de mettre F. Ferrer en possession des moyens financiers susceptibles d'aider à la réalisation de son œuvre, je veux dire l'héritage légué par Mlle Meunier, allait permettre d'ébaucher en Espagne cette tentative d'enseignement laïc sur lequel F. Ferrer fondait tant d'espoirs.

Disons-le cependant pour la sincérité de l'histoire, Ferrer avait été précédé en cela par quelques démocrates espagnols. Ces derniers, hommes d'élite, bravant les foudres de l'Eglise et son hégémonie en cette matière, résolurent d'enlever aux prêtres le monopole de l'enseignement et fondèrent des écoles dans les provinces de Barcelone et de Valence.

Dès 1885 à San-Félice-de-Guixols (Catalogne), une école laïque est née, elle porte nom La Verdad (Vérité), bientôt la plus importante de la ville.

En 1888 existait à Madrid une société de Libre Pensée, « Les Amis du Progrès », dont le but était la « création et la protection d'écoles laïques des deux sexes avec toutes les classes et tous les grades nécessaires ».

L'année suivante, au Congrès International de la L. P., plus de 60 sociétés espagnoles étaient représentées. L'ensemble de ces sociétés développaient une activité en faveur de l'école laïque.

Parmi ces représentants on rencontrait le savant Odon de

(3) « L'Espagne et la dictature » par Santiago Alba, page 107. Editions Valois, Paris.

(4) « Choses d'Espagne » par A. Sluys. La Pensée, 28 juin 1931.

Buen qui signalait que le travail principal de la Libre Pensée en Espagne était la protection de l'éducation libre.

Près de 60 journaux existaient à cette époque, tous développaient le même thème, à savoir la protection et la défense de l'éducation laïque.

William Heaford, dans « L'Ecole Rénovée » (5), démontre magistralement la situation réelle du moment :

« Telle était l'atmosphère et telle la tendance des sentiments, par rapport à la place de la religion dans les écoles, pendant les dix ans et plus d'expérience et de préparation, précédant la fondation, en 1901, de l'Ecole moderne. Pendant tout ce temps, en Espagne, des groupes de penseurs avancés — socialistes, anarchistes, libres-penseurs, trade-unionistes, coopérateurs, etc. — avaient rassemblés leurs fonds en commun, formé des comités représentatifs, établi des écoles, acheté du matériel et loué des locaux dans le but de s'affranchir, eux et leurs enfants, de l'esclavage de l'ignorance et de l'influence aveuglante de la superstition. Ils étaient franchement décidés à faire eux-mêmes ce que le gouvernement était trop nonchalant à faire pour eux. Et lorsque Ferrer, en août 1901, alla de l'avant dans le but de coordonner les écoles laïques d'Espagne, de les doter de nouveaux manuels et d'amener leur méthode d'enseignement au niveau des méthodes de pédagogie les plus modernes et les plus avancées, le coup ainsi porté à l'obscurantisme théologique et politique fut profondément senti par tous les bigots de la terre classique de l'Autodafé et de la Sainte Inquisition. »

Mais cette lutte n'allait point sans soulever la réprobation totale du clergé. « Las Dominicales » vit le jour, alors qu'à vingt cinq ans de là personne n'osait encore ou presque s'attaquer à l'Eglise. Ce fut un beau scandale, excommunications, persécutions, amendes, tout, y compris des menaces de crimes et d'assassinats, fut mis en œuvre pour liquider ce journal. Malgré tout, il triompha et le développement de la L. P. ne cessa de s'intensifier.

Que va faire F. Ferrer ?

Essayer d'unifier ces efforts, donner une impulsion nouvelle. Dès août 1901, à Barcelone, est fondé l'Ecole moderne.

L'activité de Ferrer, à dater de ce jour, est sans repos. Il lance un nouveau mouvement, paie de sa personne, de ses deniers, la mise au point de son Ecole moderne et l'on peut écrire, non sans raison : si l'Ecole moderne n'a pas été la première institution de ce genre, il n'en reste pas moins vrai qu'elle est devenue la plus vigoureuse, qu'elle a fait figure de proue.

Et voici donc l'Ecole moderne bâtie, elle fonctionne bien vite.

(5) Juin 1908.

Les pouvoirs publics s'inquiètent. L'Eglise, toujours vigilante pour éteindre les foyers de liberté, se hérisse contre l'initiative audacieuse, car n'est-ce pas l'abomination de la désolation d'enseigner sans abrutir, d'apprendre qu'en d'autres lieux que l'Espagne, l'Eglise catholique est contestée, que le prêtre n'est pas tabou.

Dès 1901, Francisco Ferrer en fondant l'Ecole moderne à Barcelone, affirmait : « Elever l'enfant de manière qu'il se développe à l'abri des superstitions, et publier les livres nécessaires pour produire ce résultat, tel est le but de l'Ecole moderne. »

F. Ferrer ne manquera point de tout mettre en œuvre pour réaliser ces deux désirs.

Cette instruction libérée des préjugés du passé, des dogmes religieux et sociaux, Francisco Ferrer y consacra le meilleur de son temps.

Mais quelles étaient les idées de F. Ferrer sur l'Education ?

Nous ne pensons point les exposer en long et en large, mais nous essayerons d'en donner les lignes générales, ce qui nous aidera à mieux comprendre l'activité qu'il déploya pour les faire valoir.

« Notre enseignement n'accepte ni les dogmes ni les usages, car ce sont là des formes qui emprisonnent la vitalité mentale dans les limites imposées par les exigences des phases transitoires de l'évolution sociale. Nous ne répandons que des solutions qui ont été démontrées par des faits, des théories ratifiées par la raison, et les vérités confirmées par des preuves certaines. L'objet de notre enseignement est que le cerveau de l'individu doit être l'instrument de sa volonté. Nous voulons que les vérités de la science brillent de leur propre éclat et illuminent chaque intelligence, de sorte que, mises en pratique, elles puissent donner le bonheur à l'humanité, sans exclusion pour personne par privilèges odieux. »

F. Ferrer trouva une aide généreuse en Odon de Buen, grand naturaliste espagnol, le professeur Martinez Vargas, de la Faculté de Médecine de Barcelone et Anselmo Lorenzo, militant de l'Internationale. De l'étranger lui vinrent les concours d'Elisée Reclus, savant géographe et anarchiste, Letourneau, docteur et savant biologiste.

Douze fillettes, dix-huit garçons furent les premiers élèves de l'Ecole moderne, augmentée bientôt de six autres. Mais là ne s'arrêtait pas l'influence de l'Ecole : de partout l'on suivait ces essais nouveaux.

Les publications de l'Ecole moderne devaient faire rayonner l'idée au delà des frontières même et un courant de sympathie se développa ainsi en France, en Belgique, en Suisse, en Italie.

Bientôt les nécessités de son Ecole obligèrent F. Ferrer à mettre sur pieds des éditions nouvelles, de remanier tout le maté-

riel, les livres et ouvrages scolaires, de traduire certains autres ignorés au delà des Pyrénées.

Travail monstre sous lequel aurait vraisemblablement succombé tout autre que F. Ferrer, dont la conviction et l'idéal, la ténacité et l'esprit combattif allaient l'aider à surmonter toutes les difficultés.

Voici ce qu'en écrivait William Heaford dans une étude aussi documentée que pertinente, consacrée à l'Ecole moderne :

« Ecrites par des hommes du rang scientifique le plus élevé, — des hommes comme le Dr Odon de Buen, le professeur Lluria, le professeur Ramon y Cajal — le style en est simple et beau, facile à comprendre par la jeunesse et agréable à tout lecteur. L'**Evolution super-organique** du professeur Lluria, les deux volumes d'**Histoire naturelle** du Dr Odon de Buen, la **Substance universelle** de A. Bloch et Paraf-Javal, les trois volumes de l'**Histoire universelle** de Mme Jacquinet, et le **Résumé de l'Histoire d'Espagne** de Estévez — un livre essentiel pour ceux qui veulent comprendre la psychologie du peuple espagnol — sans oublier une édition spéciale de l'**Origine du Christianisme** de Malvert, qui forme le quatrième livre de lecture — seraient des ornements pour n'importe quelle collection, et réalisent le mieux possible ce qu'on peut désirer comme introduction scolaire aux problèmes de la vie.

Peut-être beaucoup des idées émises par F. Ferrer sont-elles dépassées de nos jours, mais pour comprendre l'effort que cela représentait il faut se reporter à l'époque et s'imaginer ce qu'était alors l'Espagne. Ainsi se rendra-t-on compte de la sourde clameur qui monta du clergé jusque là monopolisateur de l'enseignement et de la conduite spirituelle de l'enfant, voire des adultes.

William Heaford rappelant le programme de l'Ecole moderne écrivait :

« L'exécution fut digne du dessein, comme on verra par le plan d'éducation adopté. Dans la première section scolaire — composée de petits enfants — les éléments primaires des connaissances littéraires et scientifiques sont enseignés. Dans celle-ci, comme dans chacune des trois sections, les livres de classe adoptés et mis entre les mains des enfants sont ceux édités par l'école elle-même. Le premier livre de lecture (6) est à la fois un syllabaire, une grammaire et un manuel illustré d'évolution. Par quelques tours merveilleux d'exposition que les pédagogues des autres pays pourraient envier et essayer d'imiter, l'histoire majestueuse de l'évolution cosmique, de l'atome jusqu'à l'être pensant, est racontée dans un langage très simple et facilement compréhensible. Je ne suis pas étonné d'apprendre que la première édition de 10.000 exemplaires fut presque immédiatement épuisée, et qu'une seconde

(6) Cartilla filologica espagnole.

édition du même chiffre s'est depuis écoulée. Comme exemple des idéaux élevés et des méthodes pratiques de l'Ecole moderne, un passage de la préface de la seconde édition vaut la peine d'être cité :

« En publiant cette nouvelle édition et en passant en revue les résultats que nous avons obtenus, nous sommes plus que satisfaits, car nos espérances ont été plus que réalisées. Le personnel enseignant s'améliore, et, comme nous l'avions prévu, les enfants apprennent à parler, à savoir et à penser en même temps. Ils sont en train de graver dans leurs esprits, par les deux moyens d'observation et d'ouïe, non seulement les choses conventionnelles qui se collent à la mémoire, mais des représentations graphiques des idées qui servent à infuser de la vie dans le mécanisme du langage. »

Evoquant les méthodes de l'Ecole moderne, William Heaford poursuit :

« L'étude de l'Ecole moderne et de ses méthodes est pleine d'intérêt et d'inspiration. D'abord, tout enseignement religieux est éliminé. Le Christianisme sur la base du livre de Malvert, **Origen del Cristianismo** (7) (L'Origine du Christianisme), n'est pas enseigné, mais expliqué. On démontre que le christianisme n'est pas comme la manne qui tombe du ciel, mais comme une mauvaise herbe de superstition qui pousse, côte à côte avec d'autres également nuisibles, dans le cœur humain. Pour contrecarrer l'attrait insidieux de la théologie, un livre admirable, **La Substancia Universal**, fut spécialement écrit pour l'école par la collaboration d'Albert Bloch et Paraf-Javal. Cet ouvrage, un petit volume de 170 pages, écrit dans un style très simple, résout les mystères de l'existence en leurs équivalents chimiques, de sorte que tous les soutiens nécessaires à la magie et au miracle soient démolis scientifiquement et balayés sans cérémonie, du terrain intellectuel. Cette étude importante, comme l'explique Ferrer dans la préface, tient la première place parmi les publications philosophiques de l'Ecole moderne. Il était nécessaire, dit-il, de construire une digue contre l'action déterminée par l'hérédité et l'atavisme dans la famille et dans l'école, par suite de l'ignorance des parents et des amis, fortifiée par l'influence des méthodes irrationnelles d'enseignement. Autrement dit, l'Ecole moderne, constatant que la religion est un fait social, politique et économique, avec lequel il faut compter résolut de fournir tant à l'enfant qu'à son professeur l'équipement intellectuel tiré de l'arsenal de ce livre savant, afin de les rendre capables de résister aux assauts de la superstition. »

Enfin, exaltant l'œuvre de F. Ferrer, l'auteur conclut :

« C'est le mérite extraordinaire de Ferrer d'avoir fondé une

(7) Page 146.



méthode scolaire et publié une série d'ouvrages classiques, qui cherchèrent à fortifier l'enfant contre l'influence des mensonges séculaires. Son crime était d'avoir prouvé que c'est aussi facile et agréable d'apprendre à l'enfant à devenir un être pensant qu'à devenir une machine à prières. Le succès de son effort attira naturellement sur sa tête les foudres cléricales et les persécutions d'un gouvernement sans vergogne. Pourtant, malgré toutes les interventions vexatoires, même la fermeture arbitraire de certaines écoles ou l'emprisonnement des professeurs, le mouvement commencé par Ferrer est devenu trop fort pour être détruit. Les écoles plus nombreuses que jamais, se sont répandues sur toute l'étendue de l'Espagne. La presse de l'Ecole moderne déborde de nouvelles publications; un bureau central plus grand a été ouvert à Barcelone, et, ce qui est le plus important de tout, l'école édite depuis avril 1908 une nouvelle revue mensuelle, **L'Ecole Renovée**, en deux éditions séparées (espagnole et française) publiées simultanément à Barcelone et à Bruxelles. Cette revue est spécialement consacrée au côté technique et pédagogique de l'œuvre et à la discussion des problèmes qui ont rapport au travail varié de l'école. »

L'idée lancée, la méthode précisée et mise au point allaient se répandre. Accueillies favorablement elles furent bientôt adoptées en Espagne, une cinquantaine d'écoles furent mises sur pied en moins de cinq ans. Trente volumes constituaient le fond d'édition de la Bibliothèque de l'Ecole moderne.

C'est alors que se répandirent les calomnies, chères aux disciples d'Escobar.

Un événement imprévu allait autoriser les pouvoirs publics à seconder les jésuites rendus furieux par la montée infernale de cet enseignement et de cette propagande rationaliste.

Le 31 mai 1906 à Madrid se déroulait le mariage d'Alphonse XIII et de la princesse Ena de Battenberg.

Comme le cortège nuptial retournait vers le Palais de la Calle Mayor, une bombe fut jetée.

Ni le roi, ni la reine, hélas, ne furent atteints, officiellement, il y eut 15 morts et près de 70 blessés.

Quel était l'auteur de l'attentat? Matéo Morral, fils d'un industriel de Sabadell qui, à quelque temps de là, surpris par un garde-champêtre, se suicida non sans avoir auparavant abattu le policier.

Mais Matéo Morral avait été employé par F. Ferrer, à l'Ecole moderne, pour préciser, à la librairie. Une descente de police fut ordonnée, Ferrer arrêté, les professeurs également, l'Ecole fermée.

Le prétexte était trouvé, Ferrer fut déclaré l'instigateur de l'attentat.

L'Eglise tenait-elle sa revanche? Elle le pensait, puisqu'elle mit tout en œuvre pour créer une agitation défavorable à Francisco Ferrer. Pour cela elle ne recula devant rien : mensonges, calomnies, tout l'arsenal de la sainte dévotion.

Le fondateur de l'Ecole moderne était l'esprit malfaisant, celui qui avait armé le bras de Morral, le régicide.

Cela faillit bien réussir, mais les accusateurs finirent par devoir renoncer à leurs attaques. Les preuves de complicité étaient par trop puérides. A leur grand regret, ils abandonnèrent momentanément leur attitude accusatrice, sans renoncer cependant à poursuivre perfidement leurs intentions.

Voici un échantillon de la presse religieuse à l'époque. Il s'agit d'un journal de Bilbao, « El corazon de Jesús » (Le cœur de Jésus).

« Morral est un disciple de l'Ecole moderne, un des repaires d'athéisme dans Barcelone. Qu'est-ce que l'Ecole moderne? C'est un système d'éducation sans Dieu, d'enseignement et d'instruction basés sur des principes libre-penseurs comprenant des écoles laïques, des revues indécentes, des livres dégoutants, des réunions blasphématoires, des spectacles irreligieux et des discussions impies... »

« Ces crimes (l'attentat de Morral) continueront à se produire tant que les Espagnols soutiendront la liberté de lire, d'enseigner et de penser, d'où naissent tous ces monstres anti-sociaux. »

Tandis qu'un peu partout les amis de Ferrer alertés prenaient sa défense, tandis qu'une campagne énergique contre les accusations mensongères était entamée en France, en Italie, en Angleterre, tandis que des hommes de science se levaient pour dénoncer ce procès de tendances et protester contre les tentatives d'assassinats, en juin 1907, après 13 mois d'incarcération, le procès se déroula.

Un républicain renégat, il est bon de rappeler son nom, Becerra del Toro, réclama avec fougue la peine de mort contre Ferrer. Mais ce « fiscal » en fut pour ses frais d'éloquence. Après un débat assez long, les chefs d'accusation furent réduits à néant. L'acquiescement fut proclamé. Le 13 juin 1907, Ferrer fut déclaré non coupable et de plus une ordonnance lui rendait le droit de reprendre possession de ses fonds confisqués par le gouvernement. La clémence du gouvernement espagnol ne fut pour rien dans cette heureuse issue car, dès le commencement de l'affaire, celui-ci avait eu l'intention très arrêtée de faire passer Ferrer devant une cour martiale, avec la certitude qu'une sentence de mort serait prononcée. C'est uniquement la force irrésistible de l'opinion publique éclairée de tous les pays civilisés de l'Europe, remuée par l'intervention opportune de la Libre Pensée Internationale, qui fit sentir au gouvernement espagnol quelle honte il y aurait pour

lui à ne pas traduire sa victime devant un tribunal ayant quelque préention à la probité judiciaire.

Si F. Ferrer parvint, en 1907, à se tirer des griffes du Saint Office, les bigots poursuivirent leur œuvre de destruction. Aux Cortès, el Signor Silio réclama la fermeture des E. M. Après son acquittement, les écoles instituées par F. Ferrer et ses amis restèrent closes.

C'est alors que Francisco Ferrer porta son activité plus particulièrement sur la Maison d'Édition et sur la Ligue et la Revue. Il essayait de donner un caractère plus international à son œuvre.

Pour ce faire, il vint à Paris se mettre en relations avec des professeurs et savants. Mais Ferrer ne perd jamais de vue que l'enseignement officiel même, est des plus défectueux puisqu'il s'inspire des besoins de l'État et non de ceux de l'enfant.

On fait appel à la mémoire, alors qu'on devrait développer le raisonnement.

Il essayera donc, sur un plan international, de proposer les projets conçus et réalisés en partie en Espagne.

Dans une longue lettre à C. A. Laisant, il explique longuement ses intentions et peu de temps après est fondée la Ligue Internationale pour l'Éducation Rationnelle de l'Enfance, dont le but est « de faire pénétrer effectivement les idées de science, de liberté et de solidarité » et « de rechercher et d'encourager les méthodes les mieux appropriées à la psychologie de l'enfant, permettant d'obtenir les meilleurs résultats au prix de la moindre fatigue. »

Cette Ligue compte parmi ses fondateurs : A. France, C. A. Laisant, W. Heaford, E. Haeckel, G. Serpi, R. Gilles, R. Van Eysinga. Les premiers adhérents : L. Descaves, E. Fournière, S. Faure, Grandjouan, M. et M. Maeterlinck, Malato, Naquet, P. Robin, Sembat, Yvetot, etc.

Le « Boletín de la Escuela Moderna » est repris à Rome sous le titre « La Scuola laïca », au Pérou « La Razon », à Bruxelles « L'École Rénovée » dont le premier numéro porte la date du 15 avril 1908.

F. Ferrer considère l'École Rénovée comme importante et dans ce premier numéro, il publie une étude sur la Rénovation de l'École que je reproduis en entier afin de donner une vue d'ensemble de la conception de F. Ferrer dans le domaine de l'éducation :

« Quelle est donc notre mission à nous ? Quel est donc le moyen que nous allons choisir pour contribuer à la rénovation de l'école ? »

« Nous suivrons avec la plus grande attention les travaux des savants qui étudient l'enfant et nous nous empresserons de rechercher les moyens d'appliquer leurs expériences à l'éducation

que nous voulons édifier, dans le sens d'une libération toujours plus complète de l'individu. Mais comment pouvons-nous atteindre notre but ? N'est-ce pas en nous mettant directement à l'œuvre, en favorisant la fondation d'écoles nouvelles où déjà règnera autant que possible cet esprit de liberté que nous pressentons devoir dominer l'œuvre entière de l'éducation de l'avenir ? »

« Une démonstration a été faite qui, pour le moment peut déjà donner d'excellents résultats. Nous pouvons détruire tout ce qui dans l'école actuelle répond à l'organisation de la contrainte, les milieux artificiels où les enfants sont éloignés de la nature et de la vie, la discipline intellectuelle et morale dont on se sert pour leur imposer des idées toutes faites, des croyances qui dépravent et annihilent les volontés. Sans crainte de nous tromper, nous pouvons rendre l'enfant au milieu qui le sollicite, le milieu de nature où il sera en contact avec tout ce qu'il aime, et où les impressions de vie remplaceront les fastidieuses leçons de mots. Si nous ne faisons que cela, nous aurions déjà préparé en grande partie la délivrance de l'enfant.

« Dans de tels milieux nous pourrions alors appliquer librement les données de la science et travailler avec fruit.

« Je sais bien que nous ne pourrions réaliser ainsi toutes nos espérances, que souvent nous serions forcés, par manque de savoir, d'employer les moyens à réprouver ; mais une certitude nous soutiendrait dans notre effort : c'est que, sans même atteindre tout à fait notre but, nous ferions plus et mieux dans notre œuvre imparfaite encore, que ce qu'accomplit l'école actuelle. J'aime mieux la spontanéité libre d'un enfant qui ne sait rien que l'instruction de mots et la déformation intellectuelle d'un enfant qui a subi l'éducation de maintenant.

« Ce que nous avons tenté à Barcelone, d'autres l'ont tenté ailleurs et, tous nous avons vu que l'œuvre était possible. Et je pense qu'il faut l'aborder sans délai. Nous ne voulons pas attendre que l'étude de l'enfant soit achevée pour entreprendre la rénovation de l'école ; s'il faut attendre cela, on ne fera jamais rien. Nous appliquerons ce que nous savons et, à mesure, tout ce que nous apprendrons. Déjà un plan d'ensemble d'éducation rationnelle est possible et, dans les écoles telles que nous les concevons, des enfants peuvent se développer, heureux et libres, selon leurs aspirations. Nous travaillerons à le perfectionner et à l'étendre.

« C'est dans ce but que cette revue a été fondée, que la Ligue internationale pour l'éducation rationnelle de l'enfant a été créée. Nous appellerons à l'aide tous ceux qui veulent avec nous la délivrance de l'enfant, qui aspirent à contribuer par lui à la venue d'une humanité plus belle et plus forte. Dans cette revue, on s'efforcera de définir par la discussion un plan d'éducation rationnelle tel qu'il est possible de l'exécuter de nos jours.

« De plus, aussitôt que les circonstances le permettront, nous reprendrons l'œuvre commencée à Barcelone, nous réédifierons les écoles détruites par nos adversaires. En attendant, nous travaillerons à fonder à Barcelone une école normale où se formeront des instituteurs destinés à nous seconder plus tard et nous créerons une bibliothèque de l'Ecole Moderne où se publieront les livres qui nous serviront dans notre enseignement, tant pour l'éducation des éducateurs que pour celle des enfants. Nous fonderons également un musée pédagogique où seront réunis les matériaux nécessaires à l'école rénovée.

« Tels sont nos projets. Nous n'ignorons pas que la réalisation en sera difficile. Mais nous voulons la commencer, persuadés que nous serons aidés dans notre tâche par ceux qui luttent partout pour la libération humaine des dogmes et des conventions qui assurent le maintien de l'unique organisation sociale actuelle. »

Huit numéros furent publiés à Bruxelles, puis la rédaction s'en fut à Paris où de mensuelle elle devint hebdomadaire. Le premier numéro est daté du 23 janvier 1909.

Trop philosophique et trop théorique, L'Ecole Rénovée devint plus pratique et non seulement devint le porte-parole de l'enseignement rationaliste, mais ouvrit largement ses colonnes au mouvement syndicaliste.

Double préoccupation : unir la défense de ceux qui enseignent avec l'idéal de leur enseignement.

Et l'Ecole Rénovée précise :

« Nous partons de ce principe que tout travailleur doit poursuivre son perfectionnement technique.

« Le devoir de tout éducateur conscient de son rôle social sera donc la recherche et l'emploi des meilleures méthodes d'enseignement.

« Or, il y a deux manières d'enseigner : l'une qui abêtit l'enfant et peut le dégoûter à jamais de toute curiosité intellectuelle; l'autre qui, tout en fortifiant ses facultés, met en lui le goût du savoir, l'amour de la nature et l'enthousiasme de la vie.

« Nous rechercherons et nous étudierons toutes les idées, toutes les théories, toutes les observations, toutes les expériences qui peuvent faire progresser cette seconde manière d'enseigner, la seule bonne.

« Cette réformation de l'école et de ses méthodes, nous ne les considérerons pas seulement dans le vague et l'abstraction des principes, mais nous essayerons de la poursuivre jusque dans les plus petits détails des applications. L'Ecole Rénovée s'efforcera ainsi d'apporter à chacun une aide véritable pour la besogne quotidienne.

Quelle que soit la question traitée, nous tâcherons de ne pas oublier le point de vue pratique.

« C'est ainsi, notamment, que nous accorderons la plus grande place aux distinctions qui devraient être faites entre l'enseignement dans les villes et l'enseignement dans les campagnes.

« Mais tout cela ne serait pas grand chose, hâtons-nous de le dire, si nous ne recherchions pas aussi, si nous recherchions pas **surtout** les conditions matérielles et morales où doit se trouver l'éducateur pour pouvoir dispenser un bon enseignement.

« Car il ne suffit pas de dire à l'instituteur : « Tu dois faire ceci ». Il faut encore lui demander : « Peux-tu le faire ? »

« A tout homme averti des choses de l'école il apparaît très net que l'éducateur public ne pourra presque rien tant qu'il ne sera pas libéré de la triple contrainte administrative, politique et morale.

« Par là nous rejoignons les camarades qui, groupés dans leurs syndicats, luttent pour leur émancipation.

« Le bulletin de la **Fédération des Syndicats d'Instituteurs** arbore cette devise : Sois un homme puisque tu dois faire des hommes. Ce sera aussi la nôtre. En même temps qu'un journal de perfectionnement technique, l'**Ecole Rénovée** sera un organe de lutte corporative.

« Les deux choses pour nous, d'ailleurs, ne se séparent pas. Notre idéal serait de grouper dès à présent ceux qui seraient à la fois les éducateurs les plus consciencieux et les fonctionnaires les moins dociles. Notre idéal serait de former les hommes qui, d'accord avec les producteurs enfin devenus maîtres de la production, devront organiser un jour de belles, bonnes et libres écoles!

« Ajoutons que l'**Ecole Rénovée** ne se préoccupera pas seulement de l'enseignement national, mais se tiendra soigneusement au courant de tout ce qui se fait et se fera dans les autres pays pour l'amélioration de l'école. Elle serait heureuse de participer à un véritable mouvement international.

« Disons enfin que nous ne nous adressons pas aux seules gens du métier, mais aussi au public pour que celui-ci s'occupe enfin de questions dont il s'est trop désintéressé jusqu'ici. L'**Ecole rénovée** voudrait être pour le plus grand nombre une initiative nécessaire aux choses de l'école. Elle voudrait être un lien entre l'école et la famille, entre l'école et le milieu social. »

Mais Francisco Ferrer n'oublie pas l'œuvre ébauchée en Espagne. Il n'oublie pas que là-bas il reste tout à faire, que l'ignorance est grande et que la libération de la classe ouvrière dépend de son degré d'instruction.

Il développe sa Maison d'Edition, édite des œuvres de science et de pensée, prépare la publication en espagnol du monumental ouvrage d'Elisée Reclus, « L'Homme et la Terre », des livres de

Letourneau, Lanessan, A. Lefèvre, Nergal, Psychologie ethnique, Botanique, la Religion, l'Evolution des mondes, etc.

Dans une lettre datée du 11-6-1909, de Londres, Ferrer écrit à Ch. Albert son intention de rentrer en Espagne. Le 17, il s'y trouve auprès de sa famille, malade, et en juin-juillet, il ne cessera de tenir au courant son ami qui, à Paris, s'occupe de la revue.

Entretemps, les événements se précipitent en Catalogne. L'Insurrection de Barcelone éclate à la suite des protestations contre le Gouvernement de M. Maura qui avait entrepris une campagne contre les tribus du Rif au Maroc.

Je ne parlerai point de ces émeutes. On sait que l'indignation populaire fut grande dans toute l'Espagne.

L'insurrection, hélas, fut bien vite étouffée par les renforts que le gouvernement envoya pour maintenir ce qu'il appelle l'ordre.

La répression fut terrible, on arrêta un peu partout: 204 personnes à Barcelone, 56 à Sabadel. L'état de siège est proclamé en Catalogne.

Mais déjà les journaux de la réaction désignent des coupables.

On perquisitionne chez F. Ferrer, au Mas Germinal à Mongat, en son absence. Tout le fond de librairie de la maison d'édition 110.000 volumes, est enlevé par la police.

Bientôt Ferrer est arrêté. Cette fois l'Eglise tenait son homme, elle ne le lâcha point et de peur qu'il ne soit une fois de plus innocenté des crimes dont on l'accusait, par une parodie de justice, on en termina avec celui que l'Eglise considérait comme un ennemi redoutable, celui que la réaction estimait être un danger public pour la stabilité du régime.

Jugé sommairement et condamné avant que la protestation internationale se fasse entendre, il était fusillé.

Le procès et l'acte d'accusation, tout ce montage judico-policier, nous ne nous attarderons point à faire revivre cela. Nous sayons à quoi nous en tenir.

## SES IDÉES, SON IDÉAL

**« Précisément, la démence de ceux qui ne comprennent pas l'anarchie, provient de l'impuissance où ils sont de concevoir une société raisonnable. »**

**F. FERRER.**

La pensée intime qui animait, l'idéal qui guidait Ferrer pour l'élaboration de son œuvre, ne peut, sous de vains prétextes, être passée sous silence.

Chaque fois qu'il m'est donné le plaisir de rappeler l'homme que fut cet idéaliste, les paroles qu'il exprimait peu de temps avant d'être fusillé, me reviennent toujours à la mémoire. Je ne puis que m'inspirer des dernières dispositions testamentaires que F. Ferrer dicta avec un tranquille courage, en ces heures où déjà, pour lui toute espérance d'être rendu aux siens s'était évanouie.

Mais n'a-t-on pas été jusqu'à prétendre, afin de lui nuire, que F. Ferrer était anarchiste?

L'auditeur général faisant la critique de l'Ecole Moderne affirmait :

1° que Ferrer a consacré les énergies et toutes les activités de sa vie au triomphe de la révolution;

2° qu'il s'adonna à la propagande anarchiste et à l'enfantelement de la révolution sociale;

3° qu'il a été le vrai chef des anarchistes, nihilistes et libertaires espagnols.

Ces accusations qui lui font honneur, ont certes un fondement, mais elles sont formulées avec tant d'arrière-pensées et

mêlées à tant de mensonges et de calomnies que nous nous refusons d'accepter les vues de cet auditeur général, la compréhension de l'anarchie dépassant les bornes de son intelligence.

Car pour ce monsieur, comme pour tant d'autres de ses compères, voire tous ceux qui emboîtent le pas sur ces chemins de traverses, l'anarchie n'est que terrorisme, propagande par le fait, bombes, dynamite. De la noble philosophie élaborée à travers les siècles par les penseurs, philosophes et savants, ils ne connaissent rien et veulent tout en ignorer d'ailleurs.

Lors d'une conférence, Alfred Naquet soulevant fort à propos le cas de Ferrer anarchiste, affirmait, tout en n'appartenant point à cette école, en admirer la doctrine.

Ferrer était anarchiste au point de vue des conceptions générales, c'est-à-dire qu'il se réclamait de cet « idéal sublime dont nous devons toujours nous efforcer de nous rapprocher si même nous n'avons pas l'espérance de l'atteindre complètement ». Et il ajoutait :

« A coup sûr, il avait une foi profonde dans l'avenir de l'humanité affranchie; et il ne voyait que lisières et entraves mal-faisantes dans les réglementations de toutes sortes qui ligotent l'individu, même dans les pays les plus libres.

« Ce qui est certain, c'est que, comme homme politique, il détestait les embrigadements, les coteries, les chapelles; qu'il croyait surtout à l'efficacité de l'action individuelle, et que, partant de là, et recherchant dans quel domaine son action propre pourrait être la plus féconde étant données ses aptitudes particulières, il s'était confiné sur le terrain de l'éducation. »

Mon intention n'est pas d'exposer en ces quelques lignes l'idéal anarchiste. J'insiste parce que Ferrer a manifesté dans toute son œuvre, dans toute son activité et dans ses écrits des conceptions qui se rallient à la philosophie exposée et exprimée par ceux qui se sont réclamés de l'anarchie.

Ce n'est donc point en vue de chicaner ou de polémiquer que j'écris ces lignes, pas plus que je n'ai la prétention de revendiquer pour telle ou telle « chapelle » politique ou philosophique la mémoire du disparu; au fond les étiquettes importent peu, partis et sectes trop souvent autoritaires et dogmatiques divisent les cœurs généreux qui pourraient parfois s'entendre.

Ce que je retiens de F. Ferrer c'est le tempérament actif qui anima tout sa vie EN MARCHÉ vers la réalisation de ses « rêves » comme il l'écrivait lui-même.

« Les actes seuls, quels que soient ceux dont ils émanent, doivent être étudiés, exaltés ou flétris : qu'on les loue pour qu'on les imite quand ils paraissent concourir au bien commun; qu'on les cri-

tique pour qu'ils ne se répètent pas, si on les considère comme nuisibles au bien-être général. »

Cette pensée mérite d'être méditée, elle nous fait comprendre toute l'intime conviction de son idéal libertaire, que trop souvent pour des buts déterminés, en vue de servir les desseins de certaines causes personnelles, des politiciens ou des sectaires ambitieux se sont plûs à voiler et à taire, nous présentant F. Ferrer comme un simple anti-clérical, escamotant avec une désinvolture digne des pires jésuites ses opinions révolutionnaires.

Si F. Ferrer fut un grand éducateur, s'il fut un éminent pédagogue qui avait compris qu'il fallait « **stimuler l'évolution progressive de l'enfance, en évitant les atavismes régressifs, qui sont comme les obstacles qu'oppose le passé aux élans francs et décidés vers l'avenir...** »; il ne fut pas moins un grand révolutionnaire qui devant la stérilité des révolutions politiques du passé, devant la conviction qu'il avait de la stérilité de celles qu'ébauchaient les républicains espagnols avec des programmes aux aspirations mesquines, puériles, rêva d'éduquer les jeunes, pour en former des générations d'hommes conscients qui feront d'une façon beaucoup plus certaine et plus définitive la révolution sociale.

Parlant du programme de son école moderne, il écrivait : « **Ni dogmes, ni systèmes, ces moules qui réduisent la vitalité à la mesure des exigences d'une société transitoire qui vise à être définitive : des solutions prouvées par les faits, des théories acceptées par la raison, des vérités confirmées par l'évidence, voilà ce qui constitue notre enseignement, tendant à ce que chaque cerveau soit le foyer d'une volonté et à ce que les vérités brillent par elles-mêmes, pénètrent dans tous les entendements et par leurs applications pratiques, bénéficient à l'Humanité sans exclusions indignes ni exclusivismes répugants** ».

La véritable et intime pensée de F. Ferrer, celle pour qui il donna toute sa vie, il l'a exprimé maintes fois dans « La Huelga Général », périodique auquel il collaborait sous le pseudonyme de Cero.

« **Anarchistes, nous voulons détruire la propriété telle qu'elle existe, parce qu'elle est le produit de l'exploitation de l'homme par l'homme, du privilège octroyé par les gouvernants ou du droit du plus fort.**

« **Acrates, nous ne voulons pas qu'il existe des propriétaires de grandes étendues de terrain à côté de familles qui n'ont pas où reposer leurs corps, nous ne voulons pas d'héritiers de la fortune et d'héritiers de la misère.**

« **Libertaires, nous ne voulons pas qu'il suffise d'un titre ou d'un testament pour passer sa vie sans travailler.**

« **Dans la société idéale anarchiste, l'éducation et l'instruction**

de l'enfance se feront de telle sorte que tous comprennent la nécessité du travail sans autres exceptions que les infirmités physiques irrémédiables. Et comme il n'y aura plus le mauvais exemple actuel des uns qui travaillent et des autres qui se pavanent, de ceux-ci qui mangent et de ceux-là qui jeûnent, tout le monde contribuera à la production de la richesse commune dans la mesure de ses forces et tous mangeront selon leur appétit.

« Et il sera facile aux éducateurs d'inculquer aux enfants le goût l'obligation générale du travail.

« Les hommes étant raisonnables, à l'inverse de ce qui arrive actuellement; ils trouveront sans grands efforts la manière d'être durant leur vie propriétaires de ce qui les entoure et qu'ils aiment, sans que ce droit à la propriété puisse porter préjudice à personne, ni créer de suprématie d'aucune sorte.

« Précisément la démence de ceux qui ne comprennent pas l'anarchie provient de l'impuissance où ils sont de concevoir une société raisonnable. »

Il serait difficile après de tels écrits de contester le caractère anarchiste de la pensée de F. Ferrer.

Mais enfin pourquoi cacher ou taire ce qui fut.

A quels mobiles obéissent donc ceux qui essayent de passer sous silence cette conviction intime qui animait le fondateur de l'École Moderne.

Pourquoi ces réticences. Le mot anarchie serait-il encore ce brandon qui ferait peur à ceux qui se réclament de la Libre Pensée, de la Franc-Maçonnerie et du Libre examen ?

Anselmo Lorenzo qui a bien connu F. Ferrer et avec qui il a collaboré au groupe « La Huelga Général » a montré, dans une étude qu'il a consacré à son ami et collaborateur, comment F. Ferrer contribua au mouvement des revendications ouvrières en créant avec lui et quelques autres, le journal « La Grève Générale ».

« Dans cette société bourgeoise où nous vivons, qui limite toute noble aspiration, qui dépasse tout sentiment généreux et qui se développe au milieu d'un antagonisme dissolvant d'intérêts, prétendant se justifier par la formule de coloris scientifique « la lutte pour l'existence », F. Ferrer fut un homme vraiment exceptionnel. »

Intelligence claire, caractère droit, Ferrer se montrait un adversaire de l'hypocrisie conventionnelle et opportune. Chez lui, la pensée et la parole, les actes de la vie et l'action formaient un tout indissoluble.

Il se peut que cette franchise ait offusqué quelques timorés, que cette entièresité éloigna certains autres qui trouvèrent là prétexte à le considérer comme un Don Quichotte. Ils étaient inca-

pables d'apprécier la générosité qui animait ce révolutionnaire, incapables de saisir la grandeur de l'altruisme qui débordait de son être prêt à tout sacrifier, et il le prouva bien, pour réaliser les rêves de l'idéal de régénération humaine qu'il portait en lui.

Anselmo Lorenzo n'a pas hésité à écrire ces lignes que tous ceux qui pèrorent trop facilement du martyr de Montjuich feraient bien de méditer.

« Si tous ceux qui font aujourd'hui l'éloge de Ferrer et de son œuvre s'étaient réunis à lui lorsqu'il vivait et travaillait, si l'on avait fait pour seconder Ferrer vivant toute la propagande par la parole et par la plume qui s'est faite pour honorer Ferrer mort, si l'on avait réuni alors toutes les ressources que l'on a réunies depuis, certes nous n'aurions pas maintenant des places et des promenades portant le nom du précurseur et du martyr, mais nous aurions beaucoup d'écoles rationalistes qui, parlant tous les idiomes du monde civilisé et étant en relation, auraient été bientôt en mesure de remettre les destinées de l'humanité à une nouvelle génération rationnellement éduquée. »

« Inutile de se lamenter, il n'en fut pas ainsi parce que cela ne pouvait être. Le vulgaire, et l'on sait que devant des personnalités éminentes par le génie ou le caractère bon nombre d'hommes réputés supérieurs apparaissent au niveau de la moyenne des hommes, le vulgaire donc ne put secouer l'atavisme et abandonner le système et les misères de l'antagonisme régnant, et, si l'on loue Ferrer, c'est peut-être parce que l'on est plié au routinier culte des morts plus que par désir de continuer son œuvre; et ceci est d'autant plus vrai que si nous cherchons des idées chez ceux qui s'agitent pour honorer la mémoire de Ferrer, nous ne trouverons que des politiciens qui préconisent l'enseignement obligatoire laïque ou des pédagogues qui discourent sur le technicisme de l'École Moderne, c'est à peine s'ils réussissent à exprimer une idée, le confondant toujours avec le type d'enseignement de l'école laïque : c'est uniquement ainsi qu'ils comprennent la négation de l'enseignement religieux traditionnel. »

Le 15 décembre 1901, dans la « Huelga Général » était publié une étude : « L'hérédité sociale ». Elle portait les signatures de Lorenzo et de Ferrer.

J'en extrais quelques passages qui préciseront, une fois de plus, la pensée de F. Ferrer.

« Quoi qu'en disent les codes, les religions et les écoles, il est un fait certain, c'est que chaque individu qui naît a droit, en tant qu'unité, à sa part de la propriété commune et c'est un grand crime que de lui contester et de lui enlever ce droit, comme ce serait un crime que de le priver des rayons du soleil et de l'air qu'il doit respirer.

« Une abominable série de forfaits a favorisé cette spoliation, mais aujourd'hui, étant donné l'état de progrès où nous nous trouvons, on ne peut plus la tolérer. »

Plus loin, ils poursuivent faisant allusion à la propriété :

« On admet sans difficulté que tous les passants, sans distinction, circulent sur la voie tracée, construite et conservée aux frais de la communauté soit par les générations antérieures, soit par la génération actuelle. »

« En stricte justice, toutes les propriétés devraient être utilisées de la même manière, chacun jouissant des produits accumulés par les générations précédentes, comme on jouit de l'air, de la lumière, de la chaleur solaire. »

Resteraient propriété personnelle les objets d'utilité privée : denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. »

Invoquant l'héritage, ils écrivent :

« Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et partant, qu'il est licite qu'elle transmette cet excédent exclusivement à sa descendance ? »

« On pourrait admettre, à la rigueur, qu'un petit nombre d'individus, dans des circonstances exceptionnellement favorables, aient réussi recourir à la fraude, au vol, à l'exploitation, à se constituer une aisance relative, mais ce sont là des cas très rares et explicables seulement par le désordre de l'organisation sociale. La plupart des fortunes ne sont dues qu'au hasard de la naissance et, très fréquemment, à des manœuvres criminelles quoique légales. Les docteurs catholiques, entre autres Saint Jérôme, ont déclaré qu'un riche ne pouvait qu'être un homme injuste ou l'héritier d'un homme injuste. »

« Tout ce qui sort de ces conditions tombe dans la définition de Brissot adoptée par Proudhon : **La propriété c'est le vol.** »

« Qu'est-ce qu'on attend donc pour en finir avec ce galimatias social et mettre en pratique l'anarchie, l'unique et véritable ordre social, susceptible d'aplanir toutes les difficultés et de produire l'harmonie universelle par l'accord manuel ? »

Il y a près d'un demi-siècle que cela a été écrit, nous ne sommes guère sur le chemin des réalisations que proposait F. Ferrer. L'École Moderne, elle-même, a été abandonnée aux profits de je ne sais quel enseignement officiel d'État, renouvelant les mêmes erreurs de l'enseignement que F. Ferrer combattait. D'autres dogmes, d'autres préjugés, sont venus remplacer les dogmes et les préjugés d'un enseignement religieux et les routes entrevues par le fondateur de l'École Moderne semblent avoir bougrement bifurquées.

Nous sommes dans une impasse faute d'avoir retenu ce que Francisco Ferrer nous avait enseigné.

F. Ferrer était anarchiste dans l'acception la plus large et la plus haute; c'est parce qu'il était subversif qu'il s'attira la haine de tous ceux qui exploitent la crédulité et l'ignorance du peuple.

Et si l'on put voir à l'époque du procès des républicains espagnols, les « lerrouxistes » (1) travailler sournoisement à le perdre — comme l'attestent des lettres écrites par Ferrer lui-même à son ami Ch. Malato, de sa cellule, peu avant sa condamnation — c'est que par son indépendance d'esprit, il n'avait su s'empêcher de clouer au pilori ces politiciens sans aveux, qui font figure d'avoir un idéal et vivent de la politique en se réclamant de la révolution qu'ils ne cessent de trahir; pour eux également F. Ferrer était un danger.

Ch. Maurras dans l'« Action Française » avoua le véritable crime de F. Ferrer et cyniquement, il dévoila tout le procès d'opinions, le procès de pensée qui se déroula sous le couvert d'une prétendue justice.

« Je ne crois pas que F. Ferrer ait trempé directement dans les émeutes de Barcelone. Mais il en est moralement responsable puisque sa propagande tendait à renverser l'ordre établi. »

L'assassinat de F. Ferrer ce n'est pas seulement un crime clérical c'est aussi et surtout un crime social.

Chaque anniversaire de son assassinat devrait nous amener à songer à l'enseignement que nous lègue F. Ferrer et tâcher de nous aider à nous inspirer de ses pensées et de son idéal.

Que ceux d'entre vous, amis lecteurs, qui parcourront ces lignes méditent ces quelques pensées, qu'elles puissent vous permettre d'entrevoir un avenir de mieux être vers lequel tous nous devons aspirer, un idéal pour lequel nous ne devons cesser de nous dépenser.

Cet idéal, vous le devinez, c'est celui des Proudhon, des Bakounine, des Reclus, des Kropotkine, des Malatesta, des Domela Nieuwenhuis, etc., etc., c'est celui pour lequel tant de cœurs généreux se sont donnés tout entier, celui pour lequel tant de camarades ont péri et se sont ajoutés à cette liste, déjà si longue, du martyrologe de l'émancipation humaine.

Ajoutons-y encore puisque c'est là l'intention qui guida ces pages, FRANCISCO FERRER, libre penseur, franc-maçon, pédagogue, libertaire, Francisco Ferrer, l'une des plus belles figures contemporaines qui offre un bel exemple de vie noble, d'action consciente, de philosophie et de solidarité universelle.

HEM DAY.

(1) « Parti du député Lerroux. »

## TABLE DES MATIÈRES

---

L'homme ... .. page 1

La Escuela Moderna ... .. page 7

Ses idées, son idéal ... .. page 21